



## Hannah Arendt ou la pensée d'une femme libre

De l'absence de pitié...

*« Il s'entourait de mécanismes de défense extrêmement efficaces contre les mots d'autrui, la présence d'autrui, la réalité même ».*

Extrait de *Eichmann à Jérusalem*

En ce mois de janvier 2015, quelques sœurs ont proposé à la communauté leur réflexion sur un thème qui leur tenait à cœur, une coutume déjà ancienne à Chalais. Pour ma part, j'ai choisi de parler, modestement, de ce que la philosophe Hannah Arendt appelait « la banalité du mal ». Voici quelques-unes des raisons qui m'ont incitée à donner cet exposé, prélude au beau film de Margarethe Von Trotta, *Hannah Arendt*, que nous avons regardé ensemble dans la soirée.

Nous vivons dans une époque troublée et les derniers événements qui nous ont touchés de près en France, et tout récemment en Europe, en ont été la tragique illustration, éveillant

notre conscience à la violence toujours présente à travers le monde. Quand de tout jeunes gens, au nom de Dieu et de l'absolu de leur foi, en viennent au meurtre de sang-froid, il y a de quoi se demander: vers quels abîmes l'humanité semble-t-elle se jeter en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle? Où est le bien? Où est le mal? Et revient la question lancinante du psaume: « Où est-il ton Dieu? »

En son temps, dans les années 60, encore si proches de la deuxième guerre mondiale et du massacre de six millions de juifs, Hannah Arendt, juive et philosophe, s'interrogeait: Le mal est-il radical? Ce n'est sans doute pas un hasard que ses thèses soient reprises et rediscutées aujourd'hui tant par des philosophes que par des historiens. Si la question du mal ne cesse de hanter l'homme à travers les siècles, c'est que le bien fait aussi partie de son expérience, de son attrait, de son invincible désir. Si le bien n'était pas, comment pourrait-on parler du mal? Le mal, partout présent dans l'existence humaine, a pourtant quelque chose d'incongru, on ne s'y habitue pas! Mais ces deux puissances adverses livrent-elles un combat à armes égales? C'est l'un des aspects fondamentaux de la réflexion d'Hannah Arendt, de sa quête, courageuse et libre, de vérité.

Le procès d'Eichmann à Jérusalem fut un événement majeur dans sa vie et sa pensée. Dépê-

chée par le New Yorker, sur sa propre demande, elle considérait ce procès comme une *cura posterior*, ce que l'on pourrait traduire, dans le jargon hospitalier actuel comme « soin de suite ». La thérapie, si l'on peut dire, a été pour elle un véritable choc intellectuel, et les répercussions de ses articles puis de son livre, tout à fait bouleversantes. En effet, l'angle de vue qui fut le sien lui valut bien des critiques, souvent violentes, y compris de la part de certains de ses meilleurs amis juifs. Gageons qu'il y eut un grave malentendu, fort compréhensible, et qu'Hannah Arendt ne sut pas dissiper tant était vive la mémoire blessée de la population qui avait survécu à « l'extermination finale ». Il est clair qu'Eichmann, chargé « de la question juive », fut l'exécuteur, au sens le plus fort du terme, du massacre de milliers de juifs. Les actes sont monstrueux mais l'homme était-il un monstre? À l'issue du procès qu'elle a suivi de près, Hannah Arendt s'est forgé une conviction: Eichmann était un homme misérablement ordinaire, sans envergure, sans autre ambition que de faire carrière au sein du Reich et qui n'avait d'intelligence que celle d'un parfait administrateur, à l'efficacité redoutable. Pour Hannah Arendt, Eichmann était incapable de penser et donc d'exercer un quelconque jugement. Il ne savait pas distinguer le bien du mal et sa conscience d'homme, à peine sur le point d'éclore, était irrémédiablement

étouffée par une « conscience professionnelle » lui servant de rempart indestructible. Cette analyse, si elle s'avère juste, ne blanchit pas Eichmann comme on l'a cru, mais rend le drame dont il fut le triste héros, plus terrifiant encore. À des degrés moindres, elle peut interroger chacun sur sa capacité personnelle à extirper des contingences historiques et des déterminations de tous ordres, une pensée critique et libre autant que faire se peut.



Pourtant, contre toute attente, la découverte d'Hannah Arendt fut celle-ci : le mal est « extrême » mais non pas « radical ». L'homme n'est donc pas radicalement mauvais. Quel paradoxe face à des atrocités dont aujourd'hui nous portons encore la blessure et la honte ! Au fond, la perspective d'Hannah Arendt est extrêmement positive en ce qui concerne Dieu et l'homme. Elle écrit dans *Eichmann à Jérusalem* : « À l'heure actuelle, mon

avis est que le mal n'est jamais radical, qu'il est seulement extrême et ne possède ni profondeur ni dimension démoniaque. Il peut tout envahir et ravager le monde précisément parce qu'il se propage en rampant, comme un champignon. Il défie la pensée parce que la pensée essaie d'atteindre la profondeur, de toucher aux racines et, du moment qu'elle s'occupe du mal, elle est frustrée parce qu'elle ne trouve rien. C'est sa banalité. Seul le bien a de la profondeur et peut être radical ». De telles conclusions ne sont pas sans évoquer saint Augustin pour qui le mal est « privation du bien ». C'est le moment de rappeler qu'Hannah Arendt a fait, dans sa jeunesse étudiante, une thèse sur *Le concept d'amour chez saint Augustin*. Elle-même, bien que croyante et possédant, de son propre aveu, « une sorte de confiance » en Dieu qu'elle qualifie d' « enfantine », ne se rattachait à aucune religion. La profondeur de sa pensée, son ouverture d'esprit, sa liberté intellectuelle la rendent attirante pour beaucoup, dont je suis.

Ces quelques lignes seront, je l'espère, apéritives pour tout ceux que hante la folie du mal quand il s'empare de l'humanité pour en faire son esclave et qui, néanmoins, croient en la bonté foncière de l'homme. ■

Sœur Pascale-Dominique o.p.

## Nuit et brouillard

Paroles et musique: Jean Ferrat

*Ils étaient vingt et cent,  
ils étaient des milliers,  
Nus et maigres, tremblants,  
dans ces wagons plombés,  
Qui déchiraient la nuit  
de leurs ongles battants,  
Ils étaient des milliers,  
ils étaient vingt et cent,  
Ils se croyaient des  
hommes, n'étaient plus  
que des nombres,  
Depuis longtemps leurs  
dés avaient été jetés,  
Dès que la main retombe  
il ne reste qu'une ombre,  
Ils ne devaient jamais  
plus revoir un été.*

*La fuite monotone,  
et sans hâte du temps,  
Survivre encore un jour,  
une heure, obstinément,  
Combien de tours de roues,  
d'arrêts et de départs,  
Qui n'en finissent pas,  
de distiller l'espoir.  
Ils s'appelaient Jean-  
Pierre, Natacha ou Samuel,  
Certains priaient Jésus,  
Jéhovah ou Vichnou,  
D'autres ne priaient pas,  
mais qu'importe le ciel,  
Ils voulaient simplement  
ne plus vivre à genoux.*

...